

LES MOMENTS FORMELS DU RAPPORT D'OBJECTIVATION CHEZ MICHEL FREITAG

Richard FORTIN

Publié dans *Aspects sociologiques*, vol 4, no 1-2, mai 1996, pp. 4-15.

Résumé

Dans cet article, l'auteur montre comment toute connaissance commune ou scientifique objective le rapport à son objet en fonction de trois moments épistémologiques essentiels, comment l'un de ces moments rattache inévitablement la connaissance scientifique : la connaissance commune et comment la science moderne a confondu ce moment avec les deux autres dans sa tentative historique pour nier ce fondement culturel de sa démarche. L'auteur conclut en montrant comment la version contemporaine de cette confusion constitue la légitimation épistémologique ultime des mutations techno-scientifiques vers lesquelles évolue aujourd'hui la science.

Certains lecteurs, qui le connaissent peu ou prou, pourront se demander ce que vient faire un article sur les moments formels du rapport d'objectivation selon Michel Freitag dans un numéro d'*Aspects sociologiques* portant sur la société contemporaine. Une réponse simple à cette question pourrait être celle-ci : l'une des principales critiques actuelles de la société contemporaine se retrouve aujourd'hui dans la théorie de la postmodernité, Michel Freitag est l'un des

meilleurs défenseurs de cette théorie au Québec, et tout son système repose sur sa conception du rapport d'objectivation (bref, la société contemporaine est postmoderne, et la postmodernité, c'est ce qu'étudie Michel Freitag). Mais cette réponse est par trop postmoderne elle-même. Une réponse meilleure à cette question pourrait être : L'un des principaux changements qui touchent la société contemporaine, suite entre autres aux « enseignements » de Thomas Kuhn, concerne la manière dont on pratique aujourd'hui la science. Or, pour comprendre ce changement, il faut d'abord comprendre, de façon épistémologique,

comment l'Homme établit un rapport de connaissance à son objet dans sa pratique en général. En d'autres termes, il faut d'abord comprendre comment l'Homme objectivise l'objet de sa pratique.

En effet, alors que, dans l'appréhension de son objet, le réalisme de sens commun conçoit son rapport à cet objet comme un rapport direct, immédiat à la chose en soi de l'objet (qu'il prend en fait sa médiation à l'objet pour la chose elle-même) et que la science moderne de son côté, tout en étant consciente du caractère construit de ses théories, n'en continue pas moins à se sentir obligé de chercher la manière de décrire son objet de façon immédiate, la conception dialectique, elle, on le sait, considère plutôt cet objet comme le « résultat » du rapport, de la médiation existant entre le sujet et la chose en soi de l'objet.

Ce que fait Michel Freitag dans ce contexte c'est en quelque sorte de décrire le détail de cette dialectique du sujet et de l'objet : il décrit en fait les étapes, les mécanismes, les moments du rapport d'objectivation par lesquels un objet est porté à la réalité.

Ces moments, Freitag les établit au nombre de trois que nous allons décrire brièvement avant de les approfondir. Le premier de ces moments, qu'il appelle « fonction de construction opératoire et de discrimination significative », opère, pour ainsi dire, la mise en relation d'un ensemble de caractéristiques possibles de la réalité extérieure. Au cours du second moment, cette réalité extérieure est en quelque sorte « traduite » dans les termes de cette construction opératoire par la sélection qu'elle réalise de l'une de ces caractéristiques parmi les autres pos-

sibles : c'est la fonction de détermination empirique. Ensemble on peut dire que ces deux fonctions réalisent, par leur mise en rapport, une première objectivation de l'objet en produisant une pluralité de caractéristiques le concernant, comme l'œil « enregistre » la couleur d'un objet, la main sa texture, la balance son poids, etc. Finalement, la fonction théorique, le troisième moment, vient opérer la synthèse de ces caractéristiques et les considérer comme des « manifestations », des mesures de l'en-soi de l'objet lui-même parmi d'autres mesures possibles encore, et non pas comme représentant l'essentiel de l'objet, ou l'objet dans son entièreté, et non pas non plus comme des réalités séparées. Dans sa dimension a posteriori (que nous définirons plus loin) cette synthèse théorique correspond comme telle, dans la pratique scientifique, à la production de théories. Dans sa dimension a priori, elle correspond plutôt, tant dans la pratique scientifique que commune, au moment où, pour ainsi dire, l'on sait (ou l'on prétend savoir) ce qu'est l'être en-soi de l'objet. Dans les pages qui suivent, nous allons approfondir chacun de ces moments et essayer en particulier de définir précisément la différence qui existe entre la construction opératoire et la synthèse théorique.

LA FONCTION DE CONSTRUCTION OPÉRATOIRE

On pourrait avancer, en commençant, que tout l'édifice théorique de Freitag repose en fait sur son concept de réversibilité, ou plutôt sur la dichotomie réversibilité/irréversibilité, sur laquelle il entame sa description de la fonction de construction opératoire. Si l'on veut bien adopter un instant un point de vue « naturaliste » ou « mécaniciste », on pourrait dire alors, de ce point de vue, que ce

que Freitag décrit au moyen de cette catégorie, c'est en fait deux modalités de rapport au monde : la réversibilité décrit le rapport de toute subjectivité au monde (la médiation Sujet - Objet, laquelle va de l'animal jusqu'au philosophe) alors que l'irréversibilité décrit, elle, pour ainsi dire, la relation des roches entre elles.

L'irréversibilité caractérise en fait les relations qui existent entre les diverses étapes d'un processus, que celui-ci soit chimique, physique ou autre. On peut penser ici aux petits modules mécaniques que les étudiants en génie construisent et dans lesquels une bille d'acier roulant dans un dalot provoque tel événement qui détend un ressort lequel entraîne autre chose, etc. Une fois la structure de ces modules connue, on peut prédire exactement chaque étape du processus et comment cela se terminera parce que toutes ces étapes sont irréversiblement liées entre elles, que leurs relations sont univoques, irréversibles.

Dans sa dimension a priori, (la synthèse théorique) correspond [...] au moment où [...] l'on sait (ou l'on prétend savoir) ce qu'est l'être en-soi de l'objet.

Si nous reportions ce modèle de relation dans le monde animal, nous nous retrouverions alors avec le schéma stimulus/réponse des psychologues behavioristes où chaque stimulus interne ou externe serait couplé terme à terme, de manière univoque, avec tel geste du chat, par exemple, et pas avec un autre. Or, nous dit Freitag, ce n'est pas comme cela que les choses se passent. Dans sa capture de la souris, le chat possède une autonomie opératoire (une certaine liberté finalement) qui lui permet, s'il le veut,

d'hésiter, de planifier, de déduire, de conclure, d'abandonner. Et cela parce que l'insertion d'un être vivant dans son milieu ne s'effectue pas de manière immédiate, comme c'est le cas de la roche par exemple, parce que, finalement, le système nerveux de l'animal fait face, pour ainsi dire, dans cette intégration à une double autonomie : d'abord à une autonomie relative de son propre organisme : « L'organisme comporte la pluralité et l'autonomie relative des organes et des sens, des mouvements et des perceptions; il implique la présence à un sens de la "proie" encore absente à un autre [...]»¹, et d'autre part, bien sûr, à une autonomie de son monde extérieur, de son environnement.

Selon le raisonnement de Freitag, la subjectivité exclut l'immédiateté; elle est, par définition, médiation.

On peut imaginer ici, pour prendre un exemple, que si les chimpanzés avaient de toute éternité été menacés de mort par un félin quelconque à une heure bien précise du jour, ils n'auraient plus besoin aujourd'hui de leurs yeux pour voir venir le prédateur. Un schéma de comportement mécanique, au déroulement immédiatement intégré comme l'est celui d'une avalanche de pierres, leur suffirait pour fuir. Mais comme le guépard possède lui-même une autonomie relative et qu'en conséquence le primate ne sait à quel moment celui-ci pourra venir le menacer, ce primate a besoin de ses yeux pour percevoir sa présence.

Cette autonomie institue donc une double distance entre le sujet et son organisme d'une part et son environnement d'autre part, et ces distances constituent « [...] une rupture dans le rapport d'intégration immédiate [...] » et irréver-

sible du processus. Et cette rupture, écrit Freitag : « représente essentiellement une autre modalité de relation qui s'oppose à l'ordre de juxtaposition ou de la succession positives, matérielles, et qui institue l'ordre de l'intégration formelle, au sens le plus large du terme. »²

Ici, c'est, en quelque sorte, aux pieds de la lettre (au sens de forme) qu'il nous faut prendre le terme « formel », car, plus loin, Freitag écrit : « [...] c'est dans le creux de cette distance ou de cette contradiction que l'“objet” est “formé”. Mais si l'on parle alors de construction de forme, la forme dont il s'agit n'est pas celle immédiatement de l'être-objet, mais celle d'abord que possède le mouvement de la capture en tant qu'il est représenté par cette activité seconde de coordination, de réglage des actes qui vont combler la distance entre l'absence et la possession, entre le désir et la satisfaction. La forme s'inscrit toujours dans l'institution d'une distance désignée par les actes virtuels de son abolition : elle est thème d'action. La forme s'inscrit toujours dans la médiation, et la médiation est le lieu réel de son inscription. ».

Parce que le chimpanzé ne peut être certain du moment où le guépard se présentera, il a besoin d'un organe lui permettant de percevoir les manifestations possibles de son environnement. Mais, du même coup, cet organe vient, en quelque sorte, médiatiser le rapport entre lui et son environnement, de sorte que la perception que le primate possédera du félin, l'image qu'il en aura, qu'il s'en fera, la forme qu'il lui donnera ne sera pas celle de l'animal en soi; cette forme viendra « représenter » l'animal. En fait, si l'on pousse jusqu'à ses limites le raisonnement que Freitag tient sur la réversibilité et l'irréversibilité on peut en

arriver, je pense, à établir l'exemple suivant : à savoir que si une cellule photoélectrique possédait une quelconque subjectivité, elle serait, dans sa relation pourtant irréversible avec un rayon lumineux, en rapport immédiat avec la chose en soi de ce rayon lumineux, un rapport que, d'une certaine manière, la connaissance humaine s'est toujours efforcée d'établir avec la nature, mais un rapport qui, comme on le voit, est impossible à établir. Selon le raisonnement de Freitag, la subjectivité exclut l'immédiateté; elle est, par définition, médiation.

Freitag définit ainsi ce qu'est un système opératoire : il s'agit en fait d'une échelle de mesure constituée par un nombre fini de réalités objectales, c'est-à-dire de caractéristiques possibles de l'objet (qui ne sont pas toutes présentes en même temps dans la médiation mais qui y interviennent toutes à un moment ou à un autre) et qui sont mises en relation, d'abord, les unes avec les autres dans un rapport d'intensité ou de simple différenciation, ensuite, avec le système même qu'elles forment, c'est-à-dire qu'elles se définissent comme en faisant toutes partie. Ainsi, la couleur rouge est dans un rapport de différenciation (de discrimination) avec la couleur bleue mais elles font toutes deux parties de l'échelle des couleurs perceptibles par l'œil. 10° Celsius est dans un rapport d'intensité avec 20° Celsius, mais toutes deux font partie de l'échelle qui sert à mesurer la température.

Au moment de la détermination empirique, ce système opératoire « enregistre » telle ou telle caractéristique de l'objet : le léopard apparaît jaune tacheté de noir à l'œil du singe, la souris, grise à l'œil du chat, et non pas bleue ou rouge,

en d'autres termes, elle apparaît grise parce qu'elle n'apparaît ni rouge ni bleue, parce que toutes ces couleurs sont mises en relation à l'intérieur du système opératoire, sans quoi le gris ne signifierait rien.

Mais le plus important, c'est que le jaune du léopard n'est pas sa couleur en soi, c'est la couleur que lui donne l'œil du singe. Et cela signifie deux choses : d'abord, que le jaune figure parmi les diverses réalités objectales que discrimine l'œil du singe. Ensuite, que si cette couleur y figure, c'est parce qu'elle est importante pour la vie du singe, qu'elle a pour lui une valeur.

La première de ces conséquences nous introduit à la question de la structure d'un système opératoire. Cette structure est, en effet, variable. Elle peut être plus ou moins discriminante et couvrir un champ objectal plus ou moins large. L'œil, par exemple, discrimine le jaune pâle du jaune citron, mais il ne discrimine pas le jaune citron à 10 % de celui à 20 %. De même, son champ s'étend du violet au rouge, mais il n'inclut pas l'ultraviolet que perçoit pourtant l'abeille (et quand, par un procédé optique, nous percevons tout de même l'ultraviolet qui tapisse l'intérieur des corolles des fleurs, cela se passe comme avec la pipe de Magritte : nous le voyons violet, pas ultraviolet. Nous ne saurons jamais, finalement, de quelle couleur est l'ultraviolet car, si le procédé optique nous faisait voir l'ultraviolet dans sa couleur (ou longueur d'onde) originale, nous ne verrions pas davantage l'ultraviolet). Si nous ne discriminions que le rouge et le bleu, nous ne percevrions pas le jaune. Mais cela signifie non seulement, écrit Freitag, que nous serions incapables de le percevoir, mais qu'il « n'existerait » tout sim-

plement pas, pour nous, qu'il ne ferait pas partie de la réalité, telle que « perçue » par l'Homme. Et ces variations de la capacité de discrimination des systèmes opératoires, à tous leurs stades de développement, s'expliquent toutes finalement, poursuit Freitag, en fonction de la réduction de la distance à l'objet.

Chez les animaux, cela signifie que rien n'existe pour eux de ce qui n'entre pas en considération dans la mise en œuvre des divers schèmes de comportement qu'ils utilisent dans la réduction de l'autonomie relative de leur organisme. En d'autres termes, si nous pouvions interroger un chat sur la couleur de la souris qu'il vient juste d'avalier, il ne serait en mesure de nous répondre que dans la seule éventualité où cette connaissance lui aurait été nécessaire pour réaliser sa capture. Cela signifie également que si, sur une même table, nous placions une souris en compagnie d'un chat qui n'a pas faim, ce chat ne constaterait simplement pas l'existence, la présence de cette souris dans sa réalité.

Et il en va de même du nouveau-né. Et d'après ce que dit de lui Freitag, et de tout ce qui concerne la constitution et l'évanouissement de la forme dans la réduction de la distance et le remplissement du creux, on peut, je pense, tirer la conclusion logique suivante : si nous tassions la souris et le chat de la table et que nous y placions à la place un bébé et une suce, il pourrait se passer alors les trois choses suivantes; premièrement, en l'absence, chez l'enfant, de tout besoin de téter, celui-ci ne constaterait pas l'existence de la suce. Puis, ce besoin s'étant éveillé, il réaliserait sa présence et s'en emparerait. Enfin, son besoin s'étant évanoui, il pourrait aller jusqu'à nier, si

nous pouvions l'interroger, la présence de la suce entre ses lèvres, parce que sa forme se serait à nouveau évanouie dans le remplissement de son besoin. L'enfant considérerait simplement que l'objet fait partie de lui-même.

[...] si, sur une même table, nous plaçons une souris en compagnie d'un chat qui n'a pas faim, ce chat ne constaterait simplement pas l'existence, la présence de cette souris dans sa réalité.

LA DÉTERMINATION EMPIRIQUE, SYSTÈME ET STRUCTURE

Au début du chapitre 5.1 Freitag écrit : L'objet « [...] comporte l'intervention (à quelque degré que se soit) d'une réversibilité du mouvement ou du processus, l'introduction d'une latitude d'aller et de (re)venir, créant des parcours et des distances, et jetant ainsi une sorte de défaillance interne parmi l'identité de l'«en-soi», projetant, comme nous dirons, pour l'en entourer, le «vide» (la virtualité) du système parmi le «plein» (l'actualité immédiate) de la structure »³.

Cette « réversibilité du mouvement », cette « latitude d'aller et de revenir », cette « virtualité » enfin, correspond, à mon sens, à la capacité que nous donne la symbolisation de jouer avec les éléments que nous découpons dans le réel et d'imaginer entre eux toutes sortes de relations. Ainsi, par exemple, nous sommes en mesure d'élaborer autant de réponses qu'on voudra à la question : pourquoi y a-t-il tant de violence dans nos sociétés? et chacune de ces réponses représentera une explication possible (objectale, virtuelle) du phénomène de la violence et toutes ensemble elles jetteront une « défaillance interne dans l'identité de l'en-soi » du phénomène,

elles débattront de la nature de cette identité, parce que chacune constituera une identité possible de cet en-soi.

Les physiciens [...] ont projeté sur les planètes l'idée qu'ils se faisaient a priori de ce qu'est une force et [...] ont ainsi découvert, non pas une force, mais le concept de force lui-même.

Or, ce que Freitag nous dit, c'est que la détermination empirique intervient dans un système opératoire ou un schème d'activité pour y « [...] restreindre ou déterminer de l'extérieur (son) arbitraire spécifique »⁴ et y jouer le rôle d'une structure. Une structure qui peut y prendre deux formes : une forme a posteriori et une forme a priori. Nous avons vu, dans les pages précédentes, en quoi consistaient ces deux restrictions. La structure a posteriori, c'est le fait de voir, par exemple, qu'une chose est rouge et non pas verte ou bleue. La structure a priori, c'est la structure que possède le système opératoire et qui vient limiter sa capacité de discrimination, c'est le fait, par exemple, que le champ de perception de l'œil couvre une certaine portion du spectre mais pas plus grand et qu'il discrimine certaines couleurs mais pas certaines nuances de couleurs.

Cela revient à dire, finalement, que l'arbitraire spécifique d'un système opératoire est obligé de tenir compte, est limité de deux manières dans son exercice : premièrement, il est obligé de tenir compte de ce qui est traduit ou interprété par lui comme étant une donnée empirique; c'est le fait que l'objet soit perçu comme rouge et non pas bleu. Deuxièmement, il est limité par sa structure a priori qui constitue en fait un cadre à partir duquel et dans les limites duquel il construit toutes les réalités objectales

possibles, et qui lui interdit d'en construire d'un autre « type ». Ainsi, dans notre exemple de la violence sociale, la structure a posteriori serait le fait de considérer, par exemple, que cette violence a augmenté au cours des dernières années, et la structure a priori serait, elle, constituée de l'ensemble des éléments du cadre théorique, des préjugés et des jugements de valeur à partir desquels et dans les limites desquels nous élaborons toutes les explications possibles de ce phénomène. Dans sa thèse de doctorat, Olivier Clain donne un excellent exemple d'une telle structure a priori (ou d'un tel a priori tout court) quand il montre comment les physiciens, cherchant à définir la force fondamentale qui régit la gravitation universelle, en sont finalement venus à découvrir une force correspondant très exactement à la structure même de leur concept de force, comment, en d'autres termes, ils ont projeté sur les planètes l'idée qu'ils se faisaient a priori de ce qu'est une force et qu'ils ont ainsi découvert, non pas une force, mais le concept de force lui-même.

Dans tout système opératoire, ou dans tout schème opératoire d'activité, existent donc, poursuit Freitag, deux dimensions corrélatives : la structure, et le système. Nous venons de voir en quoi consiste la structure. Le système, quant à lui, correspond à « l'arbitraire spécifique », à la liberté que nous laisse la structure de jouer avec les éléments que nous découpons dans la réalité et d'établir entre eux toutes les relations qu'on veut, c'est la capacité de « tracer des réseaux de relations réversibles ».

Or, poursuit Freitag, la structure a priori d'un système opératoire est objectivable dans les termes d'un système opératoire plus puissant. Cela signifie,

par exemple, que pour être en mesure de connaître les limitations perceptives de l'œil, il faut disposer d'un appareillage perceptif plus puissant qui lui discrimine d'autres réalités objectales non incluses dans son champ perceptif. Mais le plus important, à mon sens, dans ces propos, c'est le fait qu'en l'absence d'un tel système opératoire plus puissant, nous demeurons en quelque sorte enfermés dans notre système opératoire de niveau inférieur, comme les physiciens restaient enfermés dans leur concept de force. Cela nous renvoie également, par exemple, aux premiers chapitres de la phénoménologie de l'esprit dans lesquels Hegel montre comment la « Vérité » est d'abord attribuée à l'objet, puis au sujet, puis à leur médiation. Comment l'empiriste fait le postulat, a comme a priori « inconscient », que la « Vérité » se trouve dans son appréhension immédiate de l'objet et comment il ne peut cependant pas nous dire qu'il regarde le monde selon cet angle particulier parce que, pour ce faire, il lui faudrait d'abord être en mesure de mettre en rapport cet angle de vision avec d'autres angles de visions possibles, virtuels. C'est de cette manière, nous dit Freitag, que l'objectivation d'une structure a priori s'effectue, c'est quand elle devient une « discrimination » parmi d'autres dans un système opératoire plus puissant, c'est quand elle devient réalité objectale, possible, virtuelle, au même titre que le rouge est une réalité objectale de l'œil. Mais tout cela a également une autre conséquence importante : c'est le fait qu'une détermination empirique n'est une détermination empirique que pour, ou dans les termes, ou encore « à cause » DU système opératoire qui la réalise.

Peut-être alors ne devrions-nous parler que de fonction de détermination

tout court pour désigner ce moment du rapport d'objectivation, puisque ce moment se réalise, pour ainsi dire, de deux manières différentes et que la détermination empirique comme telle ne représente, semble nous dire Freitag (note N° 16, page 264), qu'un cas limite. En effet, l'œil, par exemple, lorsqu'il voit du rouge, détermine (empiriquement dans ce cas) une structure objective parmi d'autres structures objectales possibles. Mais sa structure à lui est elle-même déterminée lorsqu'elle est objectivée dans un système opératoire supérieur, et cette détermination-là occupe exactement la même place que celle qu'occupe le rouge dans l'œil (celle d'une détermination). Doit-on alors qualifier la détermination de la structure a priori de l'œil de détermination empirique? Cela vaut aisément pour la structure biologique de l'œil. Mais quand on en est rendu à déterminer la structure a priori du positivisme, par exemple, peut-on alors encore parler de détermination empirique?

Par ailleurs, ce qui peut poser problème à la lecture de ces pages, en ce qui a trait au rapport entre la construction opératoire et la synthèse théorique, c'est le fait qu'à plusieurs reprises Freitag semble mettre sur un pied d'égalité un système opératoire et ce qu'il appelle un « schème d'activité »⁵ ou encore « [...] une activité pratique de manipulation sensori-motrice du monde extérieur »⁶, etc. On peut en effet penser que pour appliquer un schème d'activité quelconque, ou une idéologie au sens où Freitag l'entend dans son dernier chapitre, il faut être en mesure de composer ensemble plusieurs déterminations empiriques de plusieurs systèmes opératoires différents. Le chat, finalement, ne chasse pas la couleur de la souris, ou sa vitesse, ou sa forme : il chasse la souris. La ques-

tion est alors : comment peut-on composer plusieurs déterminations empiriques sans qu'intervienne d'une quelconque manière la synthèse théorique, comment, finalement, ces deux moments se séparent-ils, « pratiquement » j'entends? Car, en fin de compte, Freitag applique le terme de structure tant aux systèmes opératoires qu'aux schèmes d'activités. On peut bien sûr être d'accord pour dire qu'au plan fonctionnel les systèmes opératoires « enregistrent » les « données » et que le moment théorique en réalise la synthèse. Mais comment cela se passe-t-il au plan du développement historique du rapport d'objectivation?

Freitag lui-même écrit, s'agissant de l'objet, qu'il est saisi : « [...] comme la continuité essentielle d'une structure déterminante sous-jacente à tous les moments de détermination particuliers par lesquels elle s'exprime dans un sys-

L'objectivation d'une structure a priori d'effectue [...] quand elle devient une « discrimination » parmi d'autres dans un système opératoire plus puissant [...]

tème opératoire qui la signifie abstraitement²⁶. »⁷ et, à la note N° 26, il ajoute : « On pourrait donc réserver maintenant le terme de structure pour désigner le produit spécifique de la fonction théorique f... »⁸.

En fait, pour répondre à cette question, il faut distinguer, je pense, entre la dimension a posteriori et la dimension a priori de la synthèse théorique. Chez Freitag, en effet, la dimension a posteriori correspond justement au moment où, dans la pratique scientifique, un ensemble de déterminations empiriques, effectuées par une variété de systèmes opératoires (d'appareils de mesure), sont

prises en relation pour former une théorie, c'est-à-dire un ensemble d'énoncés de lois, d'hypothèses ou de principes qui « discutent » pourrait-on dire, de façon systémique ou réversible, de la relation existant entre l'objet et ses déterminations

sans (la synthèse théorique) le monde des objets matériels nous apparaîtrait comme une sorte de feu d'artifice de déterminations empiriques séparées et sans significations.

tions empiriques. De son côté, la synthèse théorique a priori correspond plutôt au moment où, comme dans le sens commun, une explication parmi d'autres possibles d'un objet est réifiée et élevée au rang d'Être de cet objet. D'ailleurs, comme l'écrit Freitag lui-même, la synthèse théorique (a priori) c'est le moment où l'on dit ce qu'une chose est, c'est à proprement parler le moment de l'idéologie. Il ne faudrait surtout pas penser cependant que la dimension a posteriori soit réservée à la pratique scientifique et que celle-ci soit exempte de tout a priori. L'une des principales thèses de Freitag, et en même temps l'un des principaux problèmes de l'épistémologie contemporaine, consiste justement à affirmer que toute théorie est par définition fondée sur un a priori de sens commun, que quelque part toute connaissance scientifique repose sur la connaissance commune, en d'autres termes, que la pratique scientifique constitue, ultimement, une pratique sociale « comme les autres ».

LA FONCTION « THÉORIQUE » D'IMPUTATION OBJECTIVE

Comme nous l'avons vu déjà, la synthèse théorique c'est le moment où un nombre fini de déterminations empiriques, de mesures (la couleur, la forme, le

pooids, la masse, la vitesse, la direction, la température, etc.) sont regroupées et toutes considérées comme des « émanations », parmi d'autres possibles, d'un même objet sous-jacent et non pas comme des réalités séparées ou comme des objets en eux-mêmes. Michel Freitag exprime cela de la façon suivante :

« L'objet réel se présente donc toujours comme le lieu de la synthèse actuelle d'une infinitude spécifique de déterminations empiriques virtuelles du champ perceptif et/ou opératoire. Il n'est jamais saisi comme l'ensemble des déterminations empiriques effectivement opérées, mais comme la totalité définie (bien que non immédiatement connue comme telle) des déterminations virtuellement opérables [...] »⁹.

Or, dans les pages qui suivent, Michel Freitag procède essentiellement à deux choses : il définit d'abord les différences existant entre la science et le sens commun, mais affirme du même coup la continuité essentielle entre ces deux modes de connaissance du monde dans l'échelle verticale du développement historique du rapport d'objectivation. Il nie, finalement, l'existence d'une « coupure » entre la science et l'idéologie. Il définit ensuite, dans une sorte de conclusion, comment ces trois moments du rapport d'objectivation s'articulent entre eux et comment les différentes épistémologies ont toutes commis l'erreur de méconnaître l'autonomie fonctionnelle de l'un ou l'autre de ces moments, parce que toutes, finalement, ont ajouté foi à l'existence d'une telle coupure épistémologique. Dans les quelques lignes qu'il nous reste, nous allons tenter de résumer brièvement ces propos.

La synthèse théorique, nous dit Freitag, intervient à tous les stades du développement historique du rapport d'objectivation. Elle intervient d'abord au plan de la certitude sensible : sans elle, finalement, le monde des objets matériels nous apparaîtrait comme une sorte de feu d'artifice de déterminations empiriques séparées et sans significations. Elle intervient ensuite chez l'animal, au plan du comportement. Elle intervient enfin au plan du sens commun, ou du langage commun (au plan symbolique finalement) où elle se manifeste sous la forme de « cadres ontologiques permanents et généraux » qui réalisent l'intégration de « chaque nouvelle détermination empirique » au moyen de « l'intervention implicite d'un jugement synthétique a priori ». Cela signifie en fait que le concept de chat, par exemple, possède, d'une part, toute une série de déterminations virtuelles a priori : les chats miaulent, portent en général une fourrure, ont quatre pattes et ne pèsent certainement pas plus de 100 kilos, etc., et l'ensemble de ces déterminations, conservées dans notre « mémoire culturelle-linguistique », résulte de notre expérience du chat. Par ailleurs, le concept de chat intègre une multitude de déterminations empiriques : les chats réels sont ainsi de toutes sortes de couleurs, mais leur concept, général, ne spécifie bien sûr pas, ni la position ni la forme de telle tache blanche ou noire sur le pelage de l'animal. Or, c'est ici, poursuit Freitag, qu'intervient le « jugement synthétique a priori », la « pragmatique inductive », qui convertit sans cesse les données a posteriori de l'expérience en déterminations a priori des objets sensibles ou du monde objectif, en les intégrant ou amalgamant à des structures pré-existantes [...] ¹⁰, c'est-à-dire, justement, à ces cadres ontologiques.

Et Freitag enchaîne en écrivant : « La spécificité de la science consiste alors seulement à ne reconnaître à ces structures a priori qu'une valeur hypothétique, dont la validité est suspendue à une vérification expérimentale systématique et continue » ¹¹.

La synthèse théorique intervient donc, tant dans le langage commun que dans la science, et les deux fois sous la même forme : sous la forme de ces « cadres ontologiques ». Et leur différence correspond en fait à celle qui existe entre un système opératoire quelconque et un système opératoire plus puissant. Pour le langage commun, pour le stade symbolique, ces cadres ontologiques constituent sa structure a priori, ils décrivent ce que les choses sont, en soi, pour lui. Pour la science, ces cadres ne correspondent qu'à des structures objectâtes possibles, « hypothétiques ».

Plus loin, Freitag précise cette différence entre le plan symbolique et le plan formel. Ce qu'il dit c'est que, dans l'objectivation commune, c'est le moment théorique qui domine le moment opératoire, « [...] toute l'avant-scène du discours » ¹², alors que dans l'objectivation scientifique c'est le moment opératoire qui « [...] se voit conférer un privilège en même temps logique et chronologique dans le procès de production de la connaissance [...] ». Et pourquoi cela ? Parce qu'il « [...] représente formellement le moment de la prise de contrôle réflexive de l'activité (scientifique) sur elle-même [...] » ¹³, parce que, finalement, avant de pouvoir théoriser, il faut mesurer. Dans son dernier chapitre, Freitag donne un exemple de cela en laissant clairement entrevoir qu'avant de pouvoir

théoriser la chute des corps, il a d'abord fallu que Galilée la mesure.

Ce qui caractérise ainsi la démarche scientifique, poursuit-il, ce qui en constitue la « spécificité », ce n'est pas le fait qu'elle accorde un privilège quelconque à l'un ou l'autre de ces trois moments fonctionnels du rapport d'objectivation, c'est le fait : « [...] qu'elle tend à contrôler systématiquement les rapports qu'elle établit entre ces trois moments fonctionnels, ce qui implique qu'au préalable elle ait identifié ces fonctions d'une manière pratique en établissant chacune d'elle comme le lieu d'une activité relativement autonome et autocontrôlée. »¹⁴.

« La démarche scientifique tend ainsi : », poursuit Freitag : 1 « - à n'opérer que dans les termes de systèmes opératoires univoques [...] », 2 « - à ne retenir comme déterminations objectives que les déterminations qui peuvent être empiriquement établies au terme de procédures expérimentales précises et répétables [...] ». Ces deux activités ont trait aux opérations de mesure et Freitag laisse voir clairement, dans le dernier chapitre, qu'elles renvoient, entre autres, à l'usage d'un système universel de quantification (comme l'est le système métrique) qui permet, non pas d'éliminer les « erreurs » (la distance à l'objet, finalement), mais, en quelque sorte, de les uniformiser. La démarche scientifique consiste enfin : 3 « - à exprimer les résultats dans des structures d'objets inté-

La « pragmatique inductive », [...] convertit sans cesse les données a posteriori de l'expérience en déterminations a priori des objets sensibles ou du monde objectif

grants sous forme déductive la totalité

des déterminations virtuelles d'un champ expérimental opérationnalisé [...] »¹⁵.

CONCLUSION

Freitag conclut, finalement, en montrant comment ces trois moments fonctionnels du rapport d'objectivation, que nous venons d'examiner, s'articulent entre eux. Cette articulation, dit-il, s'effectue de telle manière : « [...] que les rapports différentiels qui permettent de distinguer ces termes deux à deux sont toujours médiatisés par le troisième ». Ainsi : « La détermination empirique d'un système opératoire implique l'hypothèse de la cohérence propre d'une réalité extérieure [...] », c'est-à-dire, la synthèse théorique, l'hypothèse de l'existence d'une chose en soi derrière ses déterminations. De même : « Le rapport différentiel entre système opératoire et construction objective ou théorique [...] est médiatisée(sic) par la référence à un "moment" de détermination expérimentale », c'est-à-dire qu'avant de pouvoir considérer une théorie comme valable (dans l'activité scientifique formelle), ou de pouvoir simplement dire ce que sont les choses (dans l'activité simplement

Or, poursuit Freitag, les épistémologies traditionnelles ont toutes, à un moment ou à un autre, confondu ces trois moments, [...]

symbolique), il faut d'abord l'avoir « vérifiée », donc être passé par un moment de détermination, l'avoir expérimentée (que cette expérimentation soit « précise et répétable » ou qu'elle relève simplement de la praxis culturelle). « Enfin, la différence fonctionnelle entre détermination empirique et imputation objective (ou synthèse théorique) [...] comporte la référence implicite à un système opératoire dans les termes duquel la cohérence

propre à la structure d'objet [...] est "exprimée" [...] »¹⁶.

Or, poursuit Freitag, les épistémologies traditionnelles ont toutes, à un moment ou à un autre, confondu ces trois moments, et cette confusion a, en quelque sorte, deux sources : premièrement, la domination du moment théorique dans l'objectivation commune et, deuxièmement, la chose inverse, c'est-à-dire, le refoulement de ce moment théorique au « profit » des deux autres moments dans l'objectivation scientifique.

Nous avons déjà vu, en effet, que dans l'objectivation commune le moment théorique refoule les deux autres moments, ce que nous pourrions exprimer en disant que le langage commun, lorsqu'il dit ce qu'est la réalité, méconnaît le fait que ce discours est le « résultat » d'opérations et de déterminations, le fait qu'il change et se développe d'une société et d'une époque à l'autre, qu'il n'est qu'un discours parmi d'autres.

Or, écrit Freitag, dans son émergence historique, l'épistémologie, avec le réalisme, a d'abord commencé par endosser complètement cette « conception ». À ses origines, l'épistémologie refoulait donc également les moments empirique et opératoire au profit du moment théorique.

Ce n'est, écrit-il, qu'avec l'idéalisme que l'on s'est véritablement efforcé : « [...] de rendre compte de ce qui faisait la spécificité de la démarche scientifique dans son opposition à la pensée commune [...] »¹⁷. L'idéalisme a ainsi : « [...] eut pour point de départ la reconnaissance de l'autonomie de la pensée vis-à-vis de l'être et de l'extériorité de l'être vis-à-vis de la pensée [...] »¹⁸.

Alors que le sens commun donnait une explication du monde, l'idéalisme, avec cette autonomie de la pensée et cette extériorité de l'être, se retrouvait donc, d'une part, devant une structure objective à connaître, la réalité même de l'être et, d'autre part, avec une multitude de constructions, c'est-à-dire de structures objectales possibles. Et cette explication, cette connaissance du monde, ce lien que le sens commun établissait, par l'intermédiaire de la synthèse théorique, entre cette autonomie et cette extériorité (tout en méconnaissant malgré tout leur existence), la science devait bien sûr le rétablir elle-même, puisque cette connaissance du monde constituait sa raison d'être. Il lui fallait, pour ainsi dire, être en mesure de choisir, parmi toutes les structures objectales qu'elle pouvait construire, celles qui correspondaient le mieux à la structure objective de la réalité : « Le "problème" était alors de combler le fossé qu'avait ouvert l'autonomisation "opératoire" des moments fonctionnels de l'objectivation dans la démarche scientifique, tout en garantissant cette autonomisation contre les retours du réalisme naïf, c'est-à-dire en redoublant et en scellant le rapport d'émergence historique de la pensée scientifique par un rapport de refoulement et d'exclusion logique. »¹⁹.

En d'autres termes, l'idéalisme se refusait à user de la synthèse théorique pour rétablir ce lien, pour combler ce fossé, parce qu'il considérait cet usage comme un retour au sens commun, c'est-à-dire à une connaissance nécessairement historique et donc en opposition avec son projet d'une connaissance universelle et absolue. Il ne lui restait donc plus, pour y parvenir, que les deux moments dont il reconnaissait seuls l'auto-

nomie, il ne lui restait plus, finalement, que la méthode. Il lui fallait désormais connaître comme on n'avait jamais connu jusqu'alors; en se passant de synthèse théorique. Mais ce faisant, il refoula sa propre genèse, ses propres origines historiques, et se condamnait à la confusion inverse de celle du sens commun, c'est-à-dire à n'effectuer que des opérations et des déterminations tout en méconnaissant le rôle essentiel que la synthèse théorique continuait malgré tout d'y jouer, donc à confondre le moment théorique : « [...] tantôt avec le moment opératoire (par exemple, Popper) tantôt avec le moment empirique (par exemple, le positivisme). »²⁰.

Ainsi, Popper identifie en fin de compte le mot théorie avec l'expression discrimination opératoire. Pour lui donc, plus la « théorie » sera nuancée, précise, élaborée, discriminante, plus il sera alors certain que sa probabilité d'être « vérifiée » tombera vers zéro. De son côté, le positivisme ne discourt pas sur la nature de la structure de l'être, mais il se contente cependant d'affirmer sa présence. En fait, le positivisme est conscient de la distance qui existe entre le Sujet et l'Objet, du fait qu'une connaissance immédiate de la nature est impossible, que toute tentative d'explication de l'objet oblige nécessairement le scientifique à recourir à une synthèse théorique a priori, et donc au sens commun. Il se contente donc de dire : pour parvenir à une véritable « connaissance absolue » de l'être de notre objet, renonçons à l'expliquer et contentons-nous de mesurer cet être, lequel est de toute façon présent derrière l'objet. Il n'est toutefois pas conscient, en faisant cela, du fait qu'en présupposant ainsi la présence de son objet, il réalise une synthèse théorique a priori de type sens commun : Il utilise une notion de

sens commun, la projette, et la réifie dans son objet, croyant qu'en retour cet « être » se manifeste à lui à travers les mesures qu'il en fait. Dans sa mesure du quotient intellectuel, il présuppose l'existence de l'intelligence, mais sans savoir ce que c'est, sans savoir que la vague notion qu'il en a est en fait une notion de sens commun.

De même, l'épistémologie kuhnienne, que Freitag classe comme positiviste, confond le moment théorique avec le moment empirique parce qu'elle subordonne entièrement le moment de détermination empirique au moment de la synthèse théorique a priori. Historien des sciences, Thomas Kuhn « découvre » en effet que les connaissances scientifiques ne progressent pas de la manière qu'on l'avait pensé jusqu'à lui : il nie en fait la notion de commutativité des connaissances scientifiques. Il dit ainsi : on a l'habitude de penser que la théorie d'Einstein inclut, ou subsume, la théorie de Newton, mais c'est là une erreur : « [...] la théorie d'Einstein ne peut être acceptée que si l'on tient celle de Newton pour fausse. »²¹. Pour Kuhn, les théories, qu'il appelle paradigmes, ne sont pas élaborées par les savants à la suite d'un long processus d'induction (comme c'est le cas chez Popper) : ce sont au contraire des sortes de modèles a priori du monde qui apparaissent « [...] tout d'un coup (...) ou pas du tout. »²² et qui viennent supplanter les paradigmes précédents en répondant à leurs « anomalies ». Le processus de la science consiste donc pour Kuhn en l'application de ce modèle du monde sur la nature, en l'interprétation de la nature à travers ce modèle. Pour Kuhn, un paradigme c'est donc un rapport, une médiation particulière à l'objet, c'est une synthèse théorique a priori. Et il confond synthèse théorique et détermi-

De son côté, le positivisme ne discours pas sur la nature de la structure de l'être, mais il se contente cependant d'affirmer sa présence.

nation empirique parce qu'il soutient que tout ce qui n'est pas « compris » à l'intérieur d'un paradigme est, au mieux, considéré par ceux qui défendent ce paradigme comme quelque chose de complètement incompréhensible ou irrationnel et, au pire, n'existe tout simplement pas pour eux, en ce sens qu'ils n'établissent avec cette « anomalie » aucun rapport d'objectivation, aucune détermination empirique. Cette détermination empirique n'est réalisable, dans sa théorie, que par un autre (un nouveau) paradigme, une nouvelle synthèse théorique a priori. Kuhn confond donc le moment théorique avec le moment empirique parce que, pour lui, c'est en quelque sorte la synthèse théorique elle-même qui effectue la détermination empirique, en ce sens qu'elle « n'admet » comme empiriques que les objets dont elle a préalablement déterminé la possibilité d'existence. Ce sur quoi il faut insister, c'est sur le fait que c'est le système opératoire qui réalise cette détermination empirique : en conséquence, une théorie a beau n'admettre, par exemple, comme résultat d'une mesure de température qu'une température bien précise, le système opératoire nous permet malgré cela d'être conscient du résultat empirique de cette mesure si cette mesure est différente de la mesure prédite.

Cela nous permet également d'objectiver deux théories dans une théorie plus puissante. Or, pour Kuhn il

n'existe pas d'objectivation possible de plusieurs paradigmes dans un paradigme, ou dans un système opératoire plus puissant. C'est la raison pour laquelle Freitag écrit que Kuhn c'est « le triomphe de la “dialectique” privée de son moment critique [...] »²³.

Kuhn est donc lui aussi conscient du rapport dialectique qui existe entre le Sujet et l'Objet, mais pour lui il n'existe pas une multitude de manifestations phénoménologiques du même objet (ou une multitude de rapports socio-historiques à un même objet). Ce qui existe pour lui, c'est une multitude d'objets existant en fonction de la façon dont nous entrons en médiation, en rapport, avec eux. C'est la raison pour laquelle Freitag écrit, en page 100 de *Dialectique et société*, qu'avec Kuhn : « [...] c'est l'ancienne distinction kantienne entre le monde phénoménal et la “chose en soi” qui en garantit l'unité de première et de dernière instance qui est (...) abolie. ». On pourrait dire ainsi que pour Kuhn il existe une grenouille pour le biologiste, une grenouille pour l'écologiste, une grenouille pour le zoologiste, et qu'à chaque fois il s'agit d'une grenouille différente : dans cet exemple, il n'existe pas pour Kuhn une grenouille, mais trois. C'est en ce sens que la théorie kuhnienne constitue l'ultime légitimation épistémologique de la technoscience post-moderne contemporaine.

Richard FORTIN
Troisième cycle
Sociologie, Université Laval

-
- 1 Freitag, M., *Dialectique et Société*, tome 1, Montréal, Saint-Martin, 1986, p. 185.
- 2 Ibid., p. 185
- 3 Ibid., p. 184
- 4 Ibid., p. 189
- 5 Ibid., p. 190
- 6 Ibid., p. 189
- 7 Ibid., p. 194
- 8 Ibid., p. 266
- 9 Ibid., p. 193
- 10 Ibid., p. 194
- 11 Ibid., p. 194
- 12 Ibid., p. 197
- 13 Ibid., p. 196
- 14 Ibid., p. 200
- 15 Ibid., pp. 200-201
- 16 Ibid., p. 200
- 17 Ibid., pp. 200-201
- 18 Ibid., p. 202
- 19 Ibid., p. 202
- 20 Ibid., p. 202
- 21 Kuhn, T.S., *La structure des révolutions scientifiques*, France, Flammarion, 1983. p. 207.
- 22 Ibid., p. 207
- 23 Op. cit. p. 27.